

Photo prise le jour de son anniversaire chez sa fille.
Papken fête ses cent ans.



Papken Injarabian, désert d'enfance

Papken réalise soudain qu'il a oublié son lance-pierre. Il se reproche d'avoir cédé à la panique et laissé tout, jusqu'à son arme favorite. Par chance, le fond de sa poche est renflé de cailloux ronds et polis. Il peut les toucher, les garder dans sa paume, les pétrir. En cet instant où le sol se dérobe, un contact avec les éléments les plus ordinaires du jardin le rassure. Mais Papken insiste auprès de son père : il veut savoir où ils vont, sous l'escorte des gendarmes turcs. Pas de réponse. L'ordre est tombé de partir. À peine le temps d'entasser quelques biens dans une charrette que, déjà, ils entament la traversée du bourg d'Amassia.

Ce 21 juin 1915, les rues du quartier arménien deviennent le théâtre de scènes répétées, et d'autant plus énigmatiques qu'elles sont vécues par un enfant de dix ans.

Le matin même, il échafaudait des rêves de cabane avec son ami Arshil. À présent, un bœuf tire les affaires de sa maison et, comble de stupeur, pareils attelages affluent de partout. Tous se rejoignent dans la grand'rue. Papken reconnaît des copains car pour l'essentiel, ce sont des femmes et des enfants que l'on déporte. Les hommes valides, eux, ont été mobilisés suite à l'entrée en guerre de la Turquie, le 2 novembre 1914. En qualité de citoyens ottomans, ils ont servi comme soldats, avant d'être séparés du reste des troupes dès l'hiver 1915 ; première cible du plan d'extermination, ils furent désarmés, affectés à des travaux de voirie, puis éliminés discrètement. Pour cette raison, les frères aînés de Papken sont absents de ce chambardement domestique, par lequel débute une autre phase du plan, destinée à cueillir la population civile. Aux côtés de Papken, avancent ses deux grandes sœurs, Marguerite et Mariam, sa mère Yépraksi et son père Avédis ; ce dernier, malade, n'avait pas été réquisitionné avec les autres hommes. Ils gardent le silence comme ils passent devant leur propre boutique – une boucherie d'où la veille encore, une odeur de viande grillée chatouillait l'appétit des amateurs de brochettes. Maintenant, de grands volets en défendent l'accès. Il en va ainsi de tous les commerces arméniens, bientôt promis à changer de mains. La politique de turquisation du pays ferme les maisons et clôt les devantures, elle étend sa mainmise en s'emparant des lieux collectifs, églises, cimetières ou écoles, forcés à rendre l'âme pour revêtir, par-dessus leur linceul, les nouvelles couleurs nationales. Pour l'heure, dans cette ville d'Amassia que l'on ampute de sa communauté arménienne, règne une torpeur mortifère. Seule l'excitation des gendarmes à cheval continue de vriller les airs et les esprits.

Papken a consacré une part de sa vie à éveiller les consciences sur ce que fut l'anéantissement des Arméniens ottomans. Ses mémoires, partiellement publiées sous le titre de *La Solitude des massacres*, nous tendent d'abord une poignée de cailloux. Parce qu'il était à peine âgé de dix ans en 1915, Papken ne dira jamais les choses à la manière d'un adulte. Il se souvient de l'expérience génocidaire telle qu'elle a violenté son corps d'enfant. Le lecteur reçoit alors le témoignage d'un petit personnage qu'il aimerait identifier à un Petit Poucet rusé, habile à déjouer les projets conçus pour le perdre. Il cherche avec lui son chemin dans le désert de Mésopotamie. Mais ici, la trajectoire de l'enfant découle d'un mécanisme de destruction qui ne lui laisse plus aucune possibilité de retour. Le processus aurait dû le tuer, aussi sûrement qu'il a tué les siens. On ne sait jamais le nombre exact de victimes d'un génocide ; en revanche,

les historiens admettent un ordre de grandeur, estimant la part des morts aux deux tiers de la population arménienne de l'Empire ottoman. Soit plus d'un million de personnes. Une poignée de cailloux, c'est aussi tout ce qu'il reste, aujourd'hui, de ces vies disparues dans les sables. Il importe donc de comprendre que le récit d'exil de Papken se confond, sur le segment initial de la déportation, avec un récit de survivance. Celui-ci se déroule dans la portion d'Asie Mineure qui mène des collines d'Amassia, en Anatolie septentrionale, aux rivages du Liban. Un jour de novembre 1923, Papken accostera au port de Marseille, revêtu de sa tenue d'orphelin. Mais avant de suivre ses premières foulées sur le sol français, il nous faut savoir comment il s'est maintenu debout.

Arrivé à la lisière de la ville, Papken voit s'étirer la colonne de ceux qui les ont précédés ; leur passage a fait se lever un nuage de poussière. Sans avoir la clé des événements en cours, l'enfant pressent qu'il est pris dans un mouvement funeste. Sur le visage de sa mère, la route a déjà creusé un sillon de douleur et d'appréhension. Papken craint maintenant de se laisser envahir par la peur, une peur que ses parents seraient impuissants à soulager. Il se cramponne à un espoir de retour. Ne s'agit-il pas, selon les déclarations officielles, d'une déportation ponctuelle, largement due au climat dégradé de la guerre ? On accuse les Arméniens d'intelligence avec l'ennemi russe ; sournoisement, ils auraient fomenté un complot mortel contre les intérêts turcs, obligeant le gouvernement à riposter par des mesures punitives d'éloignement. L'ordre ne s'est pas fait attendre, d'isoler la population arménienne dans les régions reculées, hors des zones de combat, privée de toute possibilité de communication. « Insurrection collective ». « Trahison ». « Déportation ». Tout ceci résonne confusément aux oreilles de Papken. Même un enfant de dix ans, aimant les fables et les aventures aux dénouements hasardeux, n'est pas prêt à avaler n'importe quoi. Peut-il vraiment admettre que les femmes et enfants raflés avec lui menacent la sécurité de l'empire ? Seraient-ce eux, la « cinquième colonne » des félons ? Cette sentence accusatoire semble avoir été proférée depuis un prétoire inique, d'où monte l'odeur soufrée de la haine ; elle a la puissance d'un fantôme insidieux, longtemps endigué et désormais prêt à frapper, dissimulant sa rage derrière le masque d'une argumentation politique. Son emprise brouille les consciences comme le nuage de poussière assombrit l'éclat du jour, avant de retomber en une condamnation. Oui, la guerre chamboule les hommes, mais Papken croit savoir qu'elle aura une fin et que la vie reprendra son cours.

Les gendarmes galopent d'un bout l'autre du convoi pour en assurer la bonne garde, dit-on, durant son transport à l'intérieur du pays. Derrière la protection des montagnes, ils sont chargés de réinstaller les Arméniens.

Le trouble augmente encore quand Papken réalise qu'on les amène en pays dangereux. À n'en pas douter, ils ont tourné le dos au massif montagneux qui borde les rives de la mer Noire, et s'engagent dans la direction opposée. Vers le désert. Là où il est défendu d'aller, là d'où l'on ne revient pas entier. À son âge, Papken n'a jamais dépassé les collines d'Amassia autrement qu'à dos d'âne, mais les récits des grands ont déplié pour lui les rudiments d'une géographie portative, mêlant imaginaire et empirisme. Et on ne le trompera pas : la route méridionale conduit dans des contrées hostiles. Sous peu, une frontière ancestrale risque d'être franchie, qui délimite le monde civilisé de celui des barbares. D'un côté, la société des semblables, œuvrant aux destinées communes, de l'autre, l'univers informe des monstres et des voleurs. Entre les deux, s'étend une zone d'obscurs confins. S'en approcher vous expose à un péril que seuls osent affronter les héros, tel Digénis Akritas, prince légendaire dont Byzance chanta la gloire pour avoir triomphé de cet au-delà menaçant. Plus qu'une sortie d'Amassia, Papken perçoit qu'ils effectuent une sortie du monde des vivants, compris comme un monde où le devenir des peuples s'inscrit dans une même humanité. Depuis leur départ, cette intuition se fraye un chemin dans les replis inquiets de son âme, sans parvenir toutefois à percer la chape de mensonges derrière laquelle le pouvoir ottoman camoufle ses actes. Jamais les Jeunes-turcs ne clameront leur intention criminelle, aussi s'emploient-ils à manier un double langage, appelant « réinstallation » une déportation, et « déportation » un programme d'extermination : exécuteurs habiles d'un tour de passe-passe où paroles officielles et messages officieux jonglent au-dessus d'un aveuglant brasier. Quand bientôt Papken souffrira des premières brûlures, on lui dira encore qu'il se trompe. Pour l'instant, il s'en remet à l'autorité de son père et, pointant le doigt vers l'horizon, lui pose une de ces questions d'enfant dont la franchise désarçonne les adultes : « Dis, papa, on va vers le coupe-gorge ? ». L'art de dire tout haut ce que chacun garde pour soi. « Tu as fini de raconter des sottises », s'entend-il répondre. Sottises ? Mais alors, où est la vérité de ce qui se passe ? Qui dit vrai, qui comprend, qui se méprend ? Papken tient la clé, mais en pareil contexte, celle-ci n'est pas faite pour être montrée. De sa phase de gestation à son exécution, un génocide cache ses clés.

Ils marchent pourtant à ciel ouvert, progressant droit vers le sud. Un soleil implacable déverse sa malédiction sur les routes brûlées. Au bout de quelques jours, ils atteignent le lieu de leur première halte. Rien n'est laissé au hasard. Les axes de déportation quadrillent le territoire anatolien, ayant pour destination finale les camps de concentration de Syrie et de Mésopotamie. Sur la carte, Char Kechla correspond à l'un de ces points par où transitent les convois, rassemblés aux abords des villes. Il est défendu aux habitants de leur venir en aide. Parfois, les autorités locales organisent des marchés aux esclaves où femmes et enfants sont livrés à des tractations bestiales. Il en va ainsi à Char Kechla. Sous prétexte de vouloir les recenser, les gendarmes ramassent les enfants et les conduisent à l'école municipale. Personne n'est dupe, mais résister à un ordre armé suppose une force que les mères esseulées savent ne pas avoir. Dans les salles de classe, blottis les uns contre les autres, frères et sœurs attendent. Une rumeur diffuse s'élève, faite de sanglots, de prières murmurées et de tremblements. Des paysans font irruption, autorisés à prélever parmi eux la main d'œuvre de leur choix. Ils tâtent les muscles, vérifient l'état des dents et des yeux, jaugent et demandent l'âge. Oppressé, la respiration courte, Papken entend ruer son cœur. La présence de Mariam, Marguerite et de son copain Arak, ne suffit guère à calmer l'intensité de sa terre muette. Deux gars, d'allure robuste, sont pris d'emblée. Puis, la jeunesse de Mariam et Marguerite attire les convoitises des gendarmes. Jolies « fleurs de rocaille, toutes pleines de piment et d'ardeur » écrira Papken, se souvenant d'elles. Il aimerait se sentir moins minuscule et prendre la défense de ses sœurs, mais au contraire, ce sont elles qui le mettent hors de danger, en le faisant passer pour plus jeune. Freluquet, ce petit de « six ans » ne pèse pas lourd. Il est renvoyé dans le campement.

Le surlendemain, dans la caravane reformée pour partir, il manque une part importante des enfants. Arak, Arshil et tant d'autres ont été gardés. Démanteler les liens de famille, pour que volent en éclats les affects essentiels, fait bien sûr partie du projet d'anéantissement. En dépit de leurs efforts, les parents de Papken n'ont pu retrouver trace de leurs filles. Davantage encore qu'en quittant Amassia, ils éprouvent le départ de Char Kechla comme un véritable abandon. Un déchirement palpable se fait entendre. De la maisonnée qu'ils formaient auparavant, les trois derniers Injarabian ne sont plus que les frères découpés.

Avec l'étape qui commence, un nouveau seuil de violence va être franchi.

Elle a pour théâtre le monde semi-désertique des hauts plateaux anatoliens. C'est là que se révèle la finalité destructrice de cette marche forcée. Lente ou brutale, la mort survient à chaque instant. Lente, parce que jour après jour, sur des centaines de kilomètres, l'horizon cerne les déportés et les condamne à dépérir d'épuisement, de fièvres et autres fléaux qui accablent un être laissé à la merci d'une nature indifférente. Rien ne semble devoir interrompre la désolation du paysage, dédié au chaos des pierres et aux vents de sécheresse. Quelques remous primordiaux ont entaillé des ravines abruptes, creusé des défilés sinueux, dont les parois se referment comme un piège sur les déportés. La traversée des gorges, raconte Papken, suit un même scénario d'épouvante, ponctué de fusillades, viols et enlèvements. Gardons-nous en effet de croire que les grands espaces peuvent commettre, à eux seuls, des assassinats en masse. Postés sur les hauteurs, des bandes de Kurdes prennent pour cible ce cheptel humain, qu'ils harcèlent, pillent, terrassent sous leurs balles. Plus redoutables encore, les *Tchéts* (brigands) sont précédés d'une sinistre réputation ; leurs escadrons mobilisent en majorité d'anciens criminels, libérés de prison afin de rejoindre les rangs de l'Organisation Spéciale, une faction paramilitaire sous tutelle du ministère de l'Intérieur. Leur tâche ? Administrer la mort de façon méthodique. Mutiler les cadavres, fouiller leur intimité à la recherche d'éventuelles pièces d'or, ou les dépouiller de leurs nippes crasseuses. Les actes de profanation se déploient sans vergogne depuis que le droit de tuer autorise à transgresser les tabous. Les Arméniens ne valent plus rien, mais tout est bon à prendre. Même les bêtes sauvages reçoivent leur part. Durant les attaques, ladite escorte des gendarmes turcs se volatilise, tandis que Papken se recroqueville sous le socle branlant du chariot ; il reparait ensuite au milieu d'un carnage qui, miracle, épargne ses parents. Puis, on repart le long de ces routes peuplées de morts. La colonne s'est éclaircie, quoiqu'elle ait fait jonction avec plusieurs groupes pour former un même convoi. Les Kurdes des alentours opèrent des ponctions régulières, les uns n'hésitant pas à tuer pour un chaudron, les autres acceptant d'embarquer l'enfant qu'une mère leur remet de désespoir. Des femmes se laissent échouer sur le sol, il est impossible de leur prêter secours. Une puanteur insoutenable monte parfois des fondrières, trahissant la présence d'un charnier où des centaines de cadavres en décomposition avertissent les prochaines victimes de leur sort. Il faudra six mois au docteur Ru?du, membre du Conseil suprême de la Santé, pour localiser les principales fosses et y déverser une épaisseur

de chaud, conformément à sa mission d'effacement des traces du crime. Papken mène une lutte féroce pour rester en vie. Asservi au besoin obsédant de boire, aliéné par la faim et les assauts de fièvre, il n'a de lui-même qu'une perception physique, douloureuse et dénaturée. Il connaît un intense sentiment de solitude d'avoir été dégradé en un dégoûtant petit animal, couché à l'ombre des morts. Il gratte la terre, il mastique les brins jaunies d'une herbe rase et drue, il s'abreuve à l'eau d'une rivière souillée de cadavres. Mais au cours de cette épreuve, il peut encore compter sur l'amour de ses parents. Yépraksi et Avédis. Dans l'impossibilité de lui tendre autre chose qu'un quignon de pain, âprement négocié, ils l'entourent d'un peu de douceur. Quand Papken renonce à avancer – depuis longtemps, la charrette a été volée – son père le porte dans ses bras. Très affaibli, lui-même finit par flancher ; c'est alors au tour de Sarkis, un ami d'Amassia, de soutenir l'enfant.

Un matin, les gendarmes ordonnent aux hommes de se rassembler. Cela devait arriver. Mais le caractère prévisible de leur fin ne la rend pas plus acceptable à celles qui assistent, impuissantes, à la disparition d'un frère, d'un mari ou d'un fils. Papken voit emporter son père au cours d'une action précipitée, trop rapide pour être honnête ; on dérobe des vies à la vitesse d'un honneux cambriolage, sans laisser le temps de s'embrasser. Au lieu d'un baiser d'adieu, il sent la main de sa mère lui museler la bouche, l'obligeant à ravalier un cri, un appel qui aurait pu lui être fatal, si le mot doux de « papa ! » avait heurté l'oreille d'un bourreau.

Les femmes ne se font guère d'illusion : puisque tout a été volé, il ne reste plus qu'elles à prendre ; et celles que les Kurdes n'auront pas prises, le seront par la mort. À la déportation générale – conduite de mai à septembre 1915 – succède désormais la phase concentrationnaire du génocide. Une dizaine de camps-mouroirs s'égrènent le long de l'Euphrate syrien, où les nouveaux cercles de l'enfer s'appellent notamment Akhtérim, Bab, Meskéné, Deir-es-Zor. C'est là que la « Direction générale des déportés », instituée dans la ville d'Alep, s'attelle à répartir les 870 000 survivants¹. Parqués en plein air ou entassés dans des tentes rudimentaires, en proie à la famine et à la maladie, ils meurent quotidiennement par grappe de centaines. Le typhus et la dysenterie font des ravages parmi ces êtres décharnés, dont les témoignages rapportent qu'ils n'avaient plus grand chose en commun avec les autres hommes. Au milieu de 1916, Talat Pacha ordonnera de liquider ces camps. Les reliquats humains sont alors conduits à l'écart et assassinés, dans des grottes souterraines

¹/ En majorité originaires des régions de l'Ouest de l'empire et de Cilicie, déportés après août 1915, un peu plus tard que ceux des provinces orientales.

par exemple, qui se changent en furieux tombeaux. Quand le processus s'achève, à l'automne 1918, 630 000 personnes ont péri dans les camps.

Lucides, Yépraksi et ses amies comparent leur caravane à une lamentable procession de bétail « en route vers l'abattoir ». « Nous sommes des bêtes de somme » répète Papken après elles, que la sensation d'avoir basculé dans une condition infamante ne quitte plus. L'arrivée dans les camps est proche et derrière une promesse officielle de « réinstallation dans des terres à coloniser », le bétail a flairé le piège. Il continue pourtant d'avancer, chaque pas le fait progresser dans cette marche de la mort. Quelle étrange force le retient de choir ? Quel sentiment têtu pousse une femme à recueillir un garçonnet, assis dans un essaim de mouches et persuadé que sa propre mère, inerte à ses côtés, se réveillera pour lui donner à manger ? Trouvé dans un village fantôme, l'orphelin frêle et docile – un de ceux qui n'ont pas quitté la mémoire de Papken – a fait se cabrer le cœur de Siranouch, en un soubresaut de compassion capable de redonner foi en la vie. Des scènes contraires, de folie et de désespoir menant au suicide, reviennent également tourmenter Papken. Avec lui, de nombreux témoins ont raconté comment telle mère entra dans les eaux de l'Euphrate, son enfant malingre dans les bras, bien décidée à abrégier leurs souffrances – scène devenue banale par sa répétition ; comment telle autre préféra la mort au calvaire de sa nudité forcée, dans un monde où les codes d'honneur associent la dignité des femmes à la plus stricte pudeur. La mère de Papken succombera à son tour, mais pas avant d'avoir sorti son fils des affres de la déportation. À la mesure de ses forces, elle le charge sur son dos, elle lui insuffle du courage. Elle sait trouver ombre et fraîcheur dans l'anfractuosité d'une roche, elle déniche les rares flaques de boue où laper un peu d'eau croupie. Ils lapent. Un autre jour, elle nettoie ses lèvres craquelées à l'aide d'un linge humide, que le garçon se prend à téter, réduit à l'automaticité d'un instinct de survie. Tantôt à plat ventre, tantôt debout, l'enfant et sa mère se débattent contre l'immensité. À ce stade de détresse, leur récit peut se résumer aux termes laconiques d'un message de naufragés, transporté jusqu'à nous par le hasard des flots.

Deux événements viennent contrarier cette lente dérive vers la mort. Le premier décidera du second. C'est d'abord le bonheur insensé de retrouver Marguerite, une des sœurs perdues à Char Kechla ! À des kilomètres de là, dans la vallée de l'Euphrate, une étape rassemblant plusieurs convois leur permet de se tomber dans les bras. Yépraksi manque de défaillir sous le coup de l'émotion.

Au milieu des pleurs et des embrassades, Marguerite raconte comment elle parvint à s'échapper de chez son maître, pour se mêler ensuite à une colonne qui devait emprunter la même route qu'eux où elle connut, en proportions similaires, l'horreur et la chance. Tout excité à la perspective de pouvoir à nouveau taquiner sa sœur, Papken sent se ranimer, en même temps que son humeur facétieuse, les joies fébriles de l'enfance. Mais peu après, survient le deuxième événement. Au départ d'un matin, leur mère ne peut plus se relever, incapable de remuer les jambes. Quelques vaines tentatives la décident à renoncer. « Laissez-moi mourir ici, dit-elle à ses enfants, et partez tous les deux. Vous êtes jeunes, vous aurez peut-être la chance de vivre ». L'opposition catégorique de Marguerite l'oblige à chercher une autre solution. De se retrouver, les Injarabian n'ont-ils pas subitement accru leur force ? Il ne faut pas renoncer si vite. La mère et la fille se mettent d'accord pour conclure un arrangement avec le premier Kurde venu, pourvu qu'il soit doté d'un âne. Il prendra Marguerite pour femme en échange de sa monture, cédée à Papken et Yépraksi. Rapidement, le marché est conclu. Chemin faisant, il s'avère que le Kurde les conduit non pas vers la colonne, ainsi que prévu, mais au « village des grottes », chez lui, à plusieurs heures de marche. Sur le dos de l'animal, Papken se presse contre sa mère qu'il sent brûlante de fièvre. Les assauts conjugués du typhus et de la dysenterie ont commencé leur œuvre. Arrivés au pied de la colline troglodyte, le Kurde ordonne à Papken et à sa mère de descendre. Il les déshabille, ne leur laisse qu'une chemise sur les épaules, et disparaît avec son âne et Marguerite. La jeune fille devra sa survie à son intégration forcée dans un foyer musulman qui, ainsi, bénéficie à peu de frais d'une appréciable main-d'œuvre et d'un ventre fécond. Car selon les coutumes turco-kurdes, un prétendant masculin se devait de verser une dot au père de la promise, d'un montant souvent trop élevé pour conclure ses espérances matrimoniales ; par compensation, l'enlèvement de jeunes Arméniennes se pratiquait couramment, au grand dam de la communauté lésée. Bien entendu, de tels réflexes de prédation s'exercèrent sans retenue durant le génocide. La plupart du temps, il ne s'agissait guère de sauver ces femmes en tant que femmes arméniennes, mais de consolider une position de force en islamisant de nouveaux sujets. Dans un tel contexte, les Arméniennes n'avaient d'autre choix que de se dépouiller de leur identité première, abandonnant tout – nom, prénom, langue, prière et gestuelle, liens familiaux etc. Ainsi répondaient-elles à leur nouvelle condition de musulmane, par le rejet et l'enfouissement d'elles-mêmes.

S'il se trouva des Turcs et des Kurdes pour risquer leur vie en protégeant réellement celle des Arméniens, détrompons-nous sur ces possibilités de conversion individuelle qui, par la rupture provoquée avec le milieu d'origine, contribuèrent aussi à démanteler le groupe.

Mais revenons au pied de la colline troglodyte, où Yépraksi s'est affaissée. Elle gît à demie nue sur le sol. Un vieux Kurde à la barbe blanche qui a pitié d'elle, la ramasse. Il lui offre l'abri de sa tente. Papken suit. Au bout de trois jours, revenant sur sa décision de les héberger chez lui, il les éloigne dans une mesure en ruine ; il se méfie probablement de cette fièvre qui ensorcelle Yépraksi. Ignore-t-il qu'il est déjà trop tard, et qu'en abusant d'elle, il s'est attiré l'irréversible contagion ? Toujours est-il qu'à chacune de ses visites, il pose sur le sol une ration d'eau et de pain que Yépraksi, souhaitant hâter sa fin, refuse d'absorber. Son ultime combat contre la maladie dure peu. Elle meurt, dans une discrétion si complète que Papken ne remarque rien, ou plutôt, ne veut rien remarquer de l'événement qu'il interprète comme un bon sommeil apaisé. C'est Barbe blanche qui le lui dit. Mais même ainsi, Papken refuse de l'admettre. « On ne peut pas mourir calmement, écrit-il. Je veux dire que si maman était morte je l'aurais su. Je m'en serais aperçu. La mort c'est une lutte, le grand combat contre l'inconnu. Non, non, on ne meurt pas sans bruit ». Pourtant. Il remue le corps de sa maman. Rien. Tout s'est figé en elle. Dans la solitude de la mesure, l'existence de Papken marque un coup d'arrêt. La soustraction familiale est arrivée à ce seuil tragique, où il ne reste plus que lui, enfant prostré sur sa douleur.

Il voit Barbe blanche glisser une corde au pied de sa mère et la tirer, tel un arbre sec, hors du village. Ne vaut-elle pas qu'on l'ensevelisse, qu'on jette sur elle quelques pelletées de terre ? Non, elle ne le vaut pas. Son corps est abandonné sur le chemin qui mène à la steppe. Chacals et chiens en feront leur affaire.

Avant le décès de sa mère, Papken avait appris de la mort l'effroi et la terreur, suscités par l'omniprésence des cadavres gonflés au soleil. Maintenant, il en éprouve le désespoir. Ses nerfs lâchent, son cœur dévasté supplie qu'on le laisse en paix, comme entre parenthèses, le temps de surnager aux larmes et de réapprendre à battre normalement, le temps de se fabriquer une protection contre la catastrophe advenue. Dans la grange où Barbe blanche l'a installé, Papken passe plusieurs journées à dormir. En boule sur sa litière de paille, il s'est prescrit le noir absolu. Il n'aura pas la force de sortir avant d'avoir fabriqué, au fond de lui, une béquille secrète pour le restant de ses jours.

1. Papken et sa femme Nazénig lors de leur mariage religieux au Kremlin-Bicêtre le 21 janvier 1934.
2. Paris, avant son premier voyage aux États-Unis à la rencontre de sa sœur. Papken a quarante-sept ans.

1.



F. H. Christier

35 Avenue d'Italie
PARIS

2.



Il y parvient, après s'être fait le serment de ne plus penser à sa vie d'Amassia. Un pacte d'oubli, pour distancer les souvenirs trop douloureux et tenir ainsi la promesse faite à sa mère, de rester en vie.

Il avance dans un monde nouveau. Tout a changé, à présent qu'il est devenu la propriété de Barbe blanche. Son vieux maître le conduit dans les hauteurs du village troglodyte, où une grotte sert d'étable au bétail. Des chèvres et des vaches se vautrent là. Papken ne comprend pas le kurde, mais le message lui parvient clairement : c'est ici sa place. La journée, on l'envoie garder les chèvres, au milieu desquelles il doit dormir la nuit. Il fait partie du troupeau, en somme. Très vite, il pue, crasseux, il se fait honte d'être imprégné de l'odeur des bêtes. Lui, il vient de la ville et n'a jamais vu de loup, il dormait sur un matelas, il allait à l'école catholique d'Amassia, il rêvait d'imiter ses grands frères... Papken tente bien d'entamer une discussion avec les chèvres, vrai qu'elles sont gentilles, mais les plus sociables n'ont pour lui que des coups de langue râpeux. Le temps paraît immobile à leurs côtés.

Chez Barbe blanche, où l'on ne parle que le kurde, ce fardeau d'ennui s'alourdit encore d'un sentiment de complète étrangeté parmi ses semblables. Si seulement il s'était trouvé quelqu'un pour parler turc, au moins le dialogue aurait pu s'établir ! Mais non. tre continûment réduit à une incapacité de langage constitue une expérience désolante pour un petit gars aussi bavard et taquin que Papken. « Si ça continue, je vais devenir chèvre, moi aussi »... Chèvre ou esclave ? Voilà une alternative métaphysique que Papken n'aurait jamais crue possible. Chèvre ou esclave. Assurément, une métamorphose est déjà advenue, dans l'indifférence générale. Car il importe peu aux gens du village que ce gamin s'emmure de silence, tant qu'il travaille. En revanche, son appartenance à la communauté des « guivours », terme signifiant « infidèle », leur est autrement problématique. Nul ne peut ignorer que le djihad a été proclamé contre les chrétiens. Alors, devant l'hostilité grandissante des villageois, qu'ils manifestent au passage de Papken par des gestes explicites d'égorgement, le fils de Barbe blanche le convainc d'embrasser l'islam. Il s'agit de lui faire prononcer ces paroles, « Éché dullah ha ilaha illallah », que Papken apprend par cœur et récite d'une traite. Qu'à cela ne tienne, une fois « Éché dullah ha ilaha illallah » professé, Papken échappe aux menaces de mort. Mais en son fond espiègle, « échédullahailahaillallah »² se déclame à la manière railleuse d'un mauvais élève... Il n'y croit pas, et continue de prier comme un Arménien.

² / Grossière transcription phonétique du début de la profession de foi musulmane : « Je déclare qu'il n'y a qu'un seul Dieu » (« et Mahomet est le prophète »).

À la suite de Barbe blanche, Papken aura six maîtres³. La figure d'Ibrahim Békir, vendeur de blé itinérant, habitué à circuler, à voir du monde et à discuter, se distingue des autres par la qualité du lien qu'il sut tisser avec l'enfant. « Je suis Kurde, mais je trouve ça ignoble », lui assure-t-il d'emblée, à propos du sort réservé aux Arméniens. L'étau qui oppressait Papken peut se desserrer d'un cran. Sans compter qu'avec lui, il redevient possible de partager une langue commune, le turc. Papken sort enfin de son mutisme, et n'en apprendra que mieux le kurde. L'attachement d'Ibrahim Békir à l'enfant se manifeste sans doute dans le prénom arabe qu'il lui choisit, Aziz, « aimé », « chéri », « précieux ». Ce prénom, remarque Papken, fonctionne comme un sésame au village, où sa présence est mieux acceptée maintenant qu'un maître sait hausser de la voix pour le protéger des personnalités sadiques qui rôdent autour de lui, et l'agressent sur un coup de sang.

Chez Ibrahim Békir, Papken connaît la famine. Survenue à la saison des moissons, la déportation générale des Arméniens a privé les campagnes d'une grande partie de sa main-d'œuvre agricole, bien souvent féminine. « C'était littéralement tuer la poule aux œufs d'or », commente le consul américain Leslie Davis, alors en poste en Anatolie occidentale. Durant l'été 1915, les récoltes ont donc pourri sur pied, entraînant l'année suivante une catastrophe alimentaire que les autorités semblent n'avoir pas anticipée.

Au village, les relations se dégradent en proportion du manque de nourriture. Papken sait que sa condition d'esclave arménien l'expose plus qu'un autre à l'animosité ambiante. Il n'est qu'à voir comment la femme d'Ibrahim Békir vocifère sans retenue après lui, larbin qu'elle déteste depuis le premier jour. Livré à lui-même, Papken furète à la recherche d'un peu de pain, de lait, n'importe quoi. Son maître est trop pauvre pour faire face à la situation. Un jour, n'en pouvant plus, il se faufile sous le ventre d'une chèvre, ni vu ni connu, et, le pis en bouche, engloutit de merveilleuses rasades de lait. Mais combien de temps va-t-il tenir ainsi ? L'été suivant, sauterelles et tortues dévorent les maigres récoltes. La maladie s'est répandue et gouverne les organismes affaiblis. C'est alors qu'un vieux Kurde se plante devant Papken ; dans la ville d'Ourfa, lui souffle-t-il à l'oreille, un centre recueil des orphelins arméniens comme lui. « Pars ! » lui dit le vieux Kurde, « tu as mieux à faire que de rester toute ta vie au service d'Ibrahim Békir », même si Ibrahim Békir est le père d'une adorable petite Gulé, envers qui Papken a des sentiments fraternels, même si Ibrahim Békir est tombé gravement malade, lui aussi, en raison de la famine. Sa décision est prise, il partira. Cela veut dire, s'enfuir.

3/ Sur une période d'environ quatre ans, de fin 1915 à 1919 (estimations).

Un jeune garçon ne progresse pas seul, à découvert, dans une région ravagée par la faim et les pillards. Pour avancer, il lui faut chaque fois se soumettre à un nouveau maître, faire les semailles chez l'un, garder les bêtes chez l'autre, bref, concevoir une stratégie où la liberté se conquiert au prix d'asservissements ponctuels et nécessaires. Par conséquent, loin d'être linéaire, son trajet ressemble à une longue errance, rythmée de servitudes et d'évasions recommencées. Il lui sera plus difficile d'échapper à son septième et dernier maître qui, la fuite constatée, donnera le signal de son esclave et le fera rechercher. Repris dans le village voisin, Papken élabore un plan d'évasion nocturne, reposant sur la complicité de son ami Chekho. C'est un jeune berger kurde, Chekho, que Papken aime comme un frère. Il tremble de le quitter, après la petite Gulé. Au moment de s'affranchir, l'émotion le submerge par vagues houleuses, qui remuent et entremêlent les souvenirs de Chekho, de Gulé et de ses doux moutons, auxquels Papken s'est s'attaché plus qu'il n'aurait cru. « Voilà que je me mets à dire adieux aux collines, aux pierres, à la poussière, à tout ce pays que ce croyais détester ». Il sent son cœur sur le point de se déchirer, une fois encore. Mais ravalier son chagrin fait partie de la stratégie de fuite. Alors Papken s'appuie sur sa béquille secrète et fonce dans la nuit. Il sait que sur la colline, Chekho veille ; posté avec le reste du troupeau, il lui envoie ses vœux de bonne chance.

Un dimanche de 1919, après deux jours et deux nuits de marche, Papken frappe à la porte de l'orphelinat d'Ourfa que dirige Mary Holmes pour le compte du Near East Relief américain. Il n'a plus besoin de se prénommer Aziz, ni de réciter « éché dullah... ». Les mots arméniens se bousculent dans sa bouche, maladroits, hésitants d'avoir été si longtemps enfouis derrière les mots kurdes ; pareils troubles d'expression perturbent les autres orphelins qui, d'après le bourdonnement des langues, ont appris le zaza, l'arabe, le kurde, ou le turc et ont grandement oublié l'arménien maternel. La guerre terminée, ces enfants ont été recherchés par les Arméniens, autant que possible, chez les Bédouins, dans les villages où ils auraient pu se trouver. Il fallait tenter de les faire revenir dans leur communauté d'origine. Répartis en dortoirs, tous se retrouvent dans l'unité de l'orphelinat, short et chemisette compris. Conçu pour rattraper le temps perdu, tant au plan intellectuel que physique et spirituel, le programme éducatif se veut une main tendue aux orphelins, pour les consoler, les aider à grandir, leur apprendre un métier. On voit en eux les hommes de demain, les futurs pères d'une nation à reconstruire.

La relève. Plus tard, nombre de mariages seraient arrangés avec leurs compatriotes orphelines. En attendant, on est de sortie le dimanche. Ourfa, placée sous le contrôle des Alliés, semble paisible. Papken préfère pourtant rester dans la cour du Near East, plutôt que d'assister aux scènes malheureuses qui mettent aux prises des femmes arméniennes et des orphelins : les premières, avides de retrouver un fils, cherchent, appellent, demandent « ce n'est pas toi ? », les seconds, prêts à croire que leur maman est enfin venue les chercher, espèrent, le cœur battant. Puis éclatent en sanglots. Accablant spectacle d'une humanité mutilée.

Début février 1920, des soldats turcs encerclent la ville. Le 9, ils ouvrent le feu sur les troupes françaises d'occupation. Échange de tirs nourris. Enfermés dans l'orphelinat, les enfants entendent siffler les projectiles au-dessus de leurs petites têtes. Les fenêtres tremblent à chaque coup de canon. La guerre est revenue, longtemps après la signature de l'armistice⁴, et alors même que les conférences interalliées pour la Paix se tiennent à échéance régulière. À cette date, l'échiquier diplomatique est grossièrement structuré : Anglais, Français et Arabes ont divisé le Proche-Orient en trois zones militaires, selon un accord de façade qui peine à masquer leurs discordes et conflits d'intérêt. Dans les cercles politiques, à Genève, Londres ou Paris, on continue d'assurer aux Arméniens et aux Kurdes qu'ils recevront le gros lot : un État chacun, promis. Mais voilà qu'un général turc charismatique, du nom de Mustapha Kémal, fait irruption en plein jeu. Par la voie des armes, il tient tête aux Puissances. Il est hors de question d'accepter les termes d'une défaite qui coûterait bien trop cher à la nation turque. Kémal a relevé les débris de l'armée ottomane, à laquelle se sont ralliés d'anciens massacreurs calculant qu'une participation active au soulèvement nationaliste leur vaudrait sûrement d'échapper aux tribunaux britanniques. Calcul efficace. À la fin de l'hiver 1919, les kémalistes pénètrent en Cilicie, s'emparent de Marache et galvanisés par leur victoire, marchent sur Ourfa. Après plusieurs semaines de siège, on rationne les orphelins à un morceau de pain et un bol de soupe claire par jour. La faim les tire à nouveau, elle leur dévore l'estomac, elle leur mange les yeux.

Le 8 avril 1920, les Français abandonnent la ville aux Turcs, non sans avoir négocié leur reddition, croient-ils ; en fait, ils tombent dans une embuscade et sont mis en pièces. La ville a changé de mains. Papken en pleure de rage, maudissant la lâcheté des Occidentaux, incapables d'accompagner le retour d'une paix juste en cette partie du monde, hantée depuis le XIX^e siècle par la

« Question d'Orient ». Du haut de ses quinze ans, il a pleinement conscience des troubles qui ne manqueront pas d'éclater entre Turcs et Arméniens. Effectivement, après le départ des Français, le sang se remet à couler dans les rues d'Ourfa. Et toujours, la faim ne cesse d'envoyer ses insupportables signaux. En dépit du danger, certains garçons choisissent de quitter l'orphelinat pour trouver une embauche, vite, de quoi se nourrir. Bien sûr, le Near East Relief présente des avantages, en terme de sécurité, que seule une institution américaine est en mesure de garantir, un tant soit peu. Mais c'est un supplice de rester entre ses murs. Au cours d'une sortie, Papken avait repéré la face bonhomme d'un épicier arménien, qui lui paraissait pouvoir l'aider. Lorsqu'il a mûri sa décision de partir, il file lui proposer ses services. L'épicier le prend sous son toit, lui ménage une place au sein de sa famille. Tout à la joie de manger et de se sentir protégé, Papken travaille, son corps se fortifie.

/ Hiver 1923 - en France

Au menu de ce soir comme d'hier, un genre de potée. Un morceau de lard, des pommes de terre et des carottes apportent leur rondeur à l'aigreur persistante des choux. S'il devait boire la soupe à la manière des paysans du coin, Papken se tiendrait voûté sur sa platée, le nez dans la cuillère, et en viderait le contenu à grandes lampées bruyantes. Il pousserait des grognements de satisfaction, pareil à un affamé devant un quignon de pain, il raclerait l'assiette par le fond. Ils sont deux orphelins à la ferme, lui et Sarkis. Tellement déroutés par les mœurs de leurs employeurs, qu'ils les ont baptisés les « humains ». Mi-hommes, mi-bêtes. De la France, ils ne se seraient jamais attendus à un spectacle aussi terreux ! Il fallait les voir, ces paysans du Gers, rougeauds, les ongles noirs de crasse, le béret aplati au sommet du crâne, drôle de dégaine... Il fallait les entendre surtout, grommeler dans leur barbe sans se soucier qu'on les comprenne. Oui, la première déception de Papken avait été de constater que dans l'arrière-pays d'Auch, tout le monde ne parlait pas anglais. Ni couramment, ni même un peu. Les jolies tournures apprises au Near East Relief ne lui serviraient donc à rien. Quant au français, il demeurerait indéchiffrable, sa structure échappait à tout effort d'analyse et les mots semblaient émis à travers une trompette. Cet étrange sabir, qu'était-ce au juste ? Sarkis apporta la réponse : c'était du patois. Quoi ? Se pouvait-il qu'en France, après le bazar révolutionnaire, il existât encore des hameaux où l'on

ignorait la grammaire nationale ? Où les lumières de l'instruction tremblaient si faiblement ? Se pouvait-il enfin que ce fût, précisément, en l'un de ces hameaux que les autorités l'avaient placé, lui, Papken, dix-huit ans ? Venu de si loin pour nettoyer le derrière des vaches ?

Alors qu'il se trouvait encore à Ourfa, il avait appris comment sa Marguerite était morte, chez le Kurde qui l'avait enlevée. De chagrin, de folie. Il est donc possible de porter le nom d'une fleur, de n'avoir pas vingt ans, et de se recroqueviller dans le néant – seule échappatoire à une vie de maltraitance. Puis il y avait eu l'apparition d'Ibrahim Békir, le deuxième maître, entré par surprise dans l'épicerie. En loques, amaigri, l'ombre de lui-même. Bouleversé, Papken lui avait remis les sous qu'il avait en poche ; il continuait de le considérer, malgré tout, comme son sauveur. Après quoi, il sut qu'il n'avait plus rien à faire ici, plus rien à prendre ni à donner. Quitte à ne plus revoir Amassia, autant partir vraiment.

L'impulsion du départ fut donnée, dans la hâte et dans la peur, par la conclusion de l'accord d'Ankara, en octobre 1921. La France rétrocédait la Cilicie à la Turquie, en échange de concessions minières et autres monopoles dont raffolent les puissances, pour lesquels elles n'iraient peut-être pas jusqu'à se damner, mais sans état d'âme à condamner des petites nations. Or, la zone comptait 120 000 réfugiés arméniens que les Alliés avaient rapatriés des camps syriens, pour les réinstaller dans leurs foyers. Politique inconséquente ! Voilà qu'ils formaient à nouveau une minorité chrétienne non-turque en territoire turc, où l'on ne tarderait pas à rallumer les feux de la persécution. Brimades, vexations, expulsions en perspective... Un mouvement de panique s'empara des Arméniens, qui refluèrent en masse vers la Syrie voisine. Des dizaines de milliers d'orphelins prirent aussi la route de l'exode, dès 1922, encadrés par leur institution de tutelle. Mais d'avoir quitté la structure du Near East Relief obligeait Papken à se frayer sa propre voie de sortie. Il eut recours aux services d'un passeur, que l'épicier accepta de payer. Au moment de grimper dans le train en partance pour Alep, wagons bondés, Papken tomba nez à nez avec ses copains du Near East – quelle veine ! Dans la cohue du départ, il se débrouilla pour se faire réinscrire sur la liste des protégés. Cela valait mieux que de cheminer seul.

Le 24 juillet 1923, la signature du traité de Lausanne consacrait le triomphe du mouvement kémaliste sur la somme de ses adversaires – intérieurs et extérieurs, Anglais, Français, Italiens, Grecs... Les Turcs empochaient le magot.

On n'entendrait plus parler d'État arménien, on enterrait la question des réparations morales et matérielles, et les réfugiés étaient priés d'aller voir ailleurs. Papken n'avait pas hésité à se porter candidat lorsque l'orphelinat avait constitué un groupe de jeunes gars, qui s'en iraient travailler sous contrat pour des patrons français en manque de bras. La seule mention de la France faisait se lever de merveilleuses espérances. Ils avaient tout perdu, mais il leur restait le rêve, l'imaginaire, l'élan qui vous pousse à conquérir le Nouveau Monde. Embarquer pour l'inconnu, amarrer son existence à une rive étrangère, voilà une aventure rarement dictée par la seule loi du ventre : bien souvent, les grands sentiments s'en mêlent. Des choses aussi abstraites que « l'amour de la liberté », « l'égalité », ou « la soif de dignité ». Des idéaux qui font se sentir humble, au regard de leur noblesse. À bord du *France-Canada*, cap au nord-ouest, Papken connut l'angoisse de n'être pas à la hauteur. Pour aborder Marseille, il n'avait qu'un short et une chemisette aux couleurs de l'orphelinat. C'était nettement insuffisant face au mistral qui s'engouffrait dans la rade. Papken se mit à grelotter de tous ses membres, premier contact avec la France. Le 12 novembre 1923, date entourée de rouge. Sûr, il n'avait pas l'once d'un regret. Il se félicitait même, d'avoir eu le cran de jeter les dés en l'air et de quitter le Liban sans regarder en arrière. Sur le rivage qui s'était éloigné, il avait laissé d'indicibles souffrances, une terre d'enfance poignardée. Il aspirait à devenir homme en un pays fraternel, où chaque fois qu'il raconterait son histoire, l'empreinte d'un caillou blanc se déposerait dans la conscience de son interlocuteur.

Chez les « humanimaux », il crut d'abord à une blague. Travail de forçat, dimanche inclus, saleté et incurie. Si la France s'était payé sa tête, alors il répondrait par un pied de nez. Papken avait bravé trop de cataclysmes pour se résigner à son sort d'automate docile, entre les mains de fermiers radins. N'en déplaise à Marcel Mangelle – le directeur départemental de la main-d'œuvre, superviseur des placements – il arrête. Un matin, il se lève aux aurores, enjambe la fenêtre et se fait la malle. Son patron cavale à ses troussees, brandissant le contrat qui stipulait une durée d'un an, furibond, il le rattrape à la gare et menace de prévenir les gendarmes... « Ils vont te mettre en prison ! » fulmine-t-il, plus rougeaud que jamais. Mais déjà, le train crachote, impatient de rouler ; sa sirène retentit comme un cri de joie quand Papken, dernier passager attendu, se réceptionne sur l'aile du marchepied.



